

L' Abeille.

13ème Année.

“ Je suis chose légère et vais de fleur en fleur.”

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 13 NOVEMBRE, 1879.

No. 9.

Petits problèmes.

BAYARD A LAUTREC.

Petit-Cap, 11 sept.

Tu fais bien de me promettre un prix pour débrouiller le chaos que tu m'as adressé. La seule explication que je puisse donner à cet enchevêtrement, c'est que tu n'es pas de bonne foi. Autrement tu procéderais par ordre : tu examinerais ce que c'est qu'un prix, à qui il est donné, avec quelle intention, pour quelle matière; ensuite ce qu'on donne en prix, en quel temps les prix sont distribués et enfin les résultats sur les heureux couronnés et sur les candidats non élus. Au lieu de cela tu spécules sur le désappointement qui se produit dans quelques-uns, sur les inconvenients auxquels certains autres sont sujets par leur propre faute, sur la difficulté de déterminer ce qu'il faut récompenser et tu condamnes les prix, comme cause des travers des hommes. Laisant de côté certaines questions pratiques dont la solution peut dépendre des temps et des lieux, par exemple les matières des concours, puis le nombre des volumes ou la valeur des médailles qu'on donne en prix, la solennité à donner à cette distribution, je vais t'exposer le but auquel tendent les prix et le rôle qu'ils ont à jouer, puis j'examinerai les inconvenients prétendus qu'on leur reproche.

Sans doute il n'y a pas toujours eu des distributions annuelles de prix, comme elles se font à présent. En Europe on attribue à Laynez, second général de la Compagnie de Jésus, la gloire d'avoir fait distribuer des prix au Collège Romain en 1564. Un cardinal Farnèze avait payé les frais. Les prix étaient au choix des concurrents. Il est assez probable que l'usage de distribuer les prix en commençant par les hautes classes, vient de ce qu'on voulait laisser aux plus anciens l'avantage de choisir. Les distributions devinrent annuelles plus tard. Si l'on en juge par certains *palmarés*, reliques du dix-huitième siècle conservées au Séminaire de Québec, les prix n'étaient guère nombreux; ils étaient dûs à la libéralité de personnages comme le Gouverneur Carleton et Mgr Briand. Mais ce qui a toujours été et se trouve inhérent à la nature humaine, c'est l'attrait de l'homme

pour une récompense et spécialement pour une récompense disputée. Si l'histoire ne fait pas lire un *palmaré* pour chaque siècle, du moins elle fait connaître, et les beaux arts lui viennent en aide, les jeux des Grecs et les tournois du moyen-âge? Et la presse qui amasse les matériaux pour l'avenir nous met sans cesse sous les yeux quelque combat pacifique à coups d'aviron, ou dans les coins d'un billard. Que l'on dise théoriquement que l'homme serait plus noble, s'il était toujours conduit par l'amour désintéressé du bien, par le sentiment exclusif du devoir, je laisse passer l'assertion; mais le fait que l'homme subit l'influence d'une récompense ou d'un châtement, qu'il est stimulé par un enjeu distinct de l'œuvre qu'on lui propose, qu'il est tenu en haleine et protégé contre les défaillances par la pensée d'un gain honorable, ceci n'a pas besoin de preuve. Il y a là comme un aimant qui fascine l'homme et qui l'entraîne. On peut déprécier cette fascination, mais on ne peut en contester la puissance. Un travail pénible, partant propre à rebuter, revêt, du moment qu'on y ajoute une distinction, une apparence séduisante. Les difficultés à vaincre s'effacent sous le miroitement de la prime offerte au vainqueur. Le zèle et l'émulation qui se produisent n'impliquent nullement la malveillance envieuse et peuvent très-bien s'unir au sentiment du devoir dont l'exécution est rendue plus facile. Les enfants et les hommes de l'âge mûr ne sont pas émus de la même manière, mais tous sont accessibles à l'influence d'un enjeu. Aussi un auteur peu suspect de partialité à l'égard des Jésuites leur rend cet hommage: “ Les Jésuites—et sur ce point ils ont raison contre les Jansénistes—ont toujours considéré l'émulation comme un des ressorts essentiels de l'art d'élever les hommes.” Sous l'empire de l'émulation, les jeunes gens s'entendent pour se combattre loyalement; ils combattent tous ensemble l'ennemi commun qui est la paresse et une fois le prix décerné, chacun se réjouit du présent ou prend ses mesures pour l'avenir sur le même terrain ou sur un terrain plus avantageux.

Tu peux à présent déclamer. Mais que prouveront toutes ces récriminations? Que les prix donnent occasion d'une manière lointaine à certains in-

convénients et qu'ils ne rendent point l'homme parfait. Il n'y a pas là de quoi s'étonner. D'ailleurs ceux que la pensée des prix décourage seraient-ils plus empressés s'il n'y avait pas de prix du tout? Ceux qui ne s'occupent plus de leurs matières une fois les prix obtenus, auraient-ils plus d'ardeur désintéressée quand ces matières toutes sèches seraient placées devant eux? Si quelqu'un fait passer le stimulant avant la matière de ses études, s'il est exposé à rechercher la gloriole, à se passionner pour le premier rang, il a dans la religion et parfois dans la charité de ses émules des moyens de corriger cette effervescence. Les prix loin de gâter ces sortes de caractères les empêchent de rechercher des distinctions frivoles ou ridicules et les attirent vers des études sérieuses où leur esprit pourra se redresser. Que bien des hommes dans le cours de la vie négligent un peu l'étude, ce sera déplorable sans doute, mais souvent ce sera la suite de circonstances incontrôlables, et les prix n'auront rien à y voir.

Quand nous nous verrons, nous pourrions discuter sur la solennité à donner aux distributions de prix, sur l'avantage qu'un drame y peut présenter, sur les objets à donner en prix comme livres, couronnes, ou sommes d'argent. Pour aujourd'hui je laisse ces points à la méditation des préfets des études, et je crois que tous deux nous ferons bien de nous fier à leur compétence.

Jusqu'à présent je te savais porté au paradoxe, mais j'ignorais ton aptitude au sophisme. C'est peut-être la raison pour laquelle tu ne m'as pas demandé encore s'il y a différence entre sophisme et paradoxe. Je vais tâcher de te l'exposer dans l'espoir de te rendre service. Une proposition en désaccord avec l'opinion commune, voilà ce qu'est un paradoxe. Cette proposition peut être fautive, mais quelquefois elle peut être vraie. Ainsi les premiers qui ont parlé de chemins de fer et de télégraphe soutenaient des paradoxes qui maintenant n'en sont plus, puisqu'ils ont droit de cité et que leur vérité s'impose. Si le paradoxe est étrange et choquant parfois, au moins il n'est pas hypocrite comme le sophisme. Celui-ci est une argumentation qui sous l'apparence de la vérité nous conduit à la fausseté. Le sophisme loin de choquer a des airs insinuants et des dehors spé-